



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N.º 25.

Robe de mousseline garnie de volans à dents bordés de ruches de tulle, Corsage orné de ruches de tulle, Chapeau de crêpe orné de pivoines et de rubans.

Nº XV

CO

J

des

www

Ce
dont
Pri

50
1 fr

AU B
Chez
St.
MAR

Chez

Chez

Chez
Le

www

L
de s
gent
Il é



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N° 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue de Richelieu, N° 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Le jour où Éveline avait atteint sa quatorzième année, une de ses amies lui envoya pour cadeau un petit meuble bien gentil, bien gracieux, que l'on appelait alors *bonheur du jour*. Il était composé d'une foule de petits tiroirs, élégamment

décorés, qui étaient destinés à recevoir tous les objets qui pourraient contribuer au bonheur de chaque journée. Confident des plus sérieux événemens, comme des plus légères bagatelles, il recelait en quelque sorte toute la vie de la personne à qui il appartenait, et, sous le triple secret de sa mystérieuse serrure, il offrait à plus d'une jolie femme un ami discret et un dépositaire incorruptible.

Pendant quelques années, le *bonheur du jour* d'Eveline fut ouvert à tous les yeux. Il ne recevait que des invitations de fête, des billets de spectacle, quelques lettres d'amies de pension, et le plus souvent des modèles de ceintures, de fichus. Un jour cependant on vit se fermer un tiroir, puis un autre, puis encore un autre, enfin insensiblement le *bonheur du jour* fut scellé aussi mystérieusement que pourrait l'être la caisse d'un financier, et seule je conservai le privilège de visiter chaque soir le sanctuaire des pensées et des actions les plus secrètes de la jeune Eveline.

Dirai-je combien de désirs, d'espérances, d'illusions furent confiées à ces petits tiroirs? Dirai-je tous les projets déçus, tous les sentimens contraires, tous les sermens trahis dont ils furent tour-à-tour les témoins? Quelquefois plus dange-reuse que la boîte de Pandore, je frémissais des maux auxquels pouvaient entraîner tous les plaisirs qu'on lui confiait. Quelquefois je souriais à la bizarrerie qui me faisait rencontrer la description d'un costume de bal auprès d'une lettre de rupture; mais avec la jeunesse d'Eveline se sont dissipées peu à peu les chimères qui troublaient son imagination. Les années amènent de nouveaux goûts et d'autres affections; le *bonheur du jour* devint le confident des plaisirs d'une épouse, puis des jouissances d'une mère. Dès-lors il n'eut plus besoin de serrure, et chacun pouvait y chercher, sans mystère, quelles avaient été les actions et les pensées d'Eveline.

Ces jours derniers, je m'aperçus que ce joli meuble renfer-mait encore quelque nouveau secret. La clef en était cachée à tous les yeux: peut-être eussions-nous interrogé Eveline sur cette singulière réserve, lorsque, réunies ce matin à dé-jéner chez elle, elle nous ouvrit enfin ces mystérieux tiroirs. Ils contenaient mille jolies bagatelles qu'elle avait disposées pour sa jeune fille, dont, le soir même, nous devions célébrer

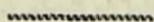
les dix-huit ans. Après avoir admiré le goût et le bon choix de tous ces colifichets, notre curiosité fut excitée par la vue d'une grosse clef, digne de rivaliser par sa dimension et son brillant avec la terrible clef de *Barbe-Bleue*. Eveline la prit en souriant, et la remit entre les mains de sa fille, en lui indiquant l'usage qu'elle devait en faire, pour se rendre possesseur d'un trésor, précieux du moins pour une jeune et jolie femme tant soit peu coquette.

Avons-nous besoin de dire que ce trésor précieux n'était rien autre chose qu'une toilette complète de la plus élégante simplicité?... Elle se composait d'une robe en mousseline blanche, garnie de cinq volans à la *neige*. Le corsage était en partie formé par des ruches en tulle et des entre-deux en broderies; les manches présentaient les mêmes dispositions, à l'exception que les ruches et les broderies étaient placées en spirale; vint ensuite un chapeau en crêpe lisse; puis, une large ceinture en ruban nuancé, dont les couleurs se trouvaient en harmonie avec les fleurs du chapeau; enfin, tous ces objets réunis, qui formaient une parure charmante, offrirent à l'œil ravi de la jeune femme la certitude qu'elle serait une des mieux mises parmi les dames qui devaient se rendre le lendemain à la brillante fête que son oncle devait donner à sa campagne. Ses transports de joie animèrent encore notre petite fête de famille, et sa bonne mère, se mêlant à nos plaisirs, nous répétait, en riant, que dès à présent elle ne nommerait plus son *bonheur du jour* que son *bonheur du soir* ou plutôt *bonheur d'une mère*.

Il devient presque impossible de citer une mode d'été qui puisse offrir quelque nouveauté. Avec le déclin des beaux jours arrive celui de l'imagination. Déjà l'on s'occupe sourdement des préparatifs des costumes d'hiver; mais ce serait trahir la confiance qu'on nous accorde que de laisser transpirer quelque chose sur un sujet aussi important.

La couleur *poussière du Champ-de-Mars* (voyez la gravure d'homme du 25 août) est toujours de très-bon goût pour les redingottes d'hommes. On parle de gilet à la *Lord*

Byron, dont la disposition est, dit-on, très-gracieuse; nous comptons en offrir un modèle dans le Numéro du 25 de ce mois.



LE PETIT COURRIER AU MUSÉE.

(Première Promenade.)

Eh quoi! moi aussi, je rendrais compte de l'exposition de 1824, et je hasarderais même un jugement sur les ouvrages dont elle se compose? — Pourquoi non? serais-je le premier qui parlerait de ce qu'il ne connaît pas? — C'est juste...; mais donner des articles sur le salon dans un *Journal des Modes*... Il sort tout-à-fait de son sujet, va-t-on dire, et l'on me renverra à mes... chiffons. — Eh! du tout, ce *Journal des Modes* est aussi celui des *Théâtres*, de la *Littérature et des Arts*. C'est un titre pour parler du salon; je suivrai donc mon intention: j'en parlerai. LE PETIT COURRIER, après ces réflexions, prit aussitôt son vol vers le Louvre, arriva tout juste au moment où la porte latérale du Musée s'ouvrait, et, se faufilant dans la foule (car c'était à l'heure où le salon n'était pas public) il y fit sa première promenade: se sont donc ses observations que je publie ici.

Quoiqu'en entrant au salon, les regards avides de voir se portent aussitôt sur un tableau quelconque, l'arrangement des divers ouvrages qui s'offraient à ma vue me frappa tellement qu'il devint l'objet de toute mon attention. Cette symétrie si scrupuleusement observée, au moyen de laquelle un tableau de telle dimension fait le pendant de tel autre de mêmes largeur et hauteur, peut convenir à l'œil; mais elle nuit souvent à l'un ou à l'autre tableau, quelquefois même à tous deux. Les inconvéniens qu'elle produit sont le mauvais jour (je veux dire un jour contraire à celui que le peintre a donné à son action); l'opposition d'un ton vigoureux à un ton doux, et le voisinage d'un tableau blanc, comme plusieurs venus de Rome, si pernicieuse pour un tableau où il y a peu de lumière, comme serait l'intérieur d'une prison: l'intérêt de l'art demande une tout autre disposition, et veut qu'on n'abandonne pas à des tapisseries, comme on pourrait le croire, le soin de placer les tableaux, mais bien à des artistes; mais le mal est fait, voyons donc les tableaux.

M. GÉRARD. — Ce premier peintre du Roi a enrichi l'exposition de plusieurs ouvrages. J'en vis un dans la grande galerie où j'étais entré presqu'en arrivant, et je m'y arrêtai avec plaisir : c'est celui de Philippe V. Le peintre a représenté le moment où Louis XIV, ayant accepté le trône d'Espagne pour son petit-fils, donne audience, dans son cabinet, à l'ambassadeur espagnol, et lui dit qu'il peut saluer le duc d'Anjou comme son souverain. L'ambassadeur s'est jeté à genoux, et lui baise la main. Au même instant, des personnes de la cour entrent, et Louis XIV leur dit : *Messieurs, voilà le roi d'Espagne*. Cette composition est très-remarquable ; cependant la couleur n'en est peut-être pas aussi satisfaisante que dans plusieurs autres ouvrages du même peintre. Les figures ne paraissent pas non plus assez prononcées, et les plans peut-être pas assez indiqués : on s'aperçoit difficilement qu'il y a quelqu'espace entre chaque personnage, ce qui annoncerait un manque de lumière. Ces taches, que j'ose à peine indiquer, sont rachetées par des beautés réelles, une simplicité et une sagesse de composition, une vérité historique, et un juste respect pour les règles de la peinture, dont on ne doit jamais s'écarter.

Le même peintre nous a donné plusieurs portraits, parmi lesquels j'ai remarqué celui de S. M. Louis XVIII, placé dans le salon proprement dit. Ce portrait joint au mérite d'une ressemblance parfaite un autre mérite très-remarquable ; je veux dire le talent avec lequel est fait le fond du tableau. Le portrait de S. Ex. le maréchal Lauriston, placé à la gauche de celui dont je viens de parler, est loin de mériter les mêmes éloges, quoiqu'il y ait du talent. Mais la roideur que l'on remarque dans les bras et le corps, la forme des cuisses, sur lesquelles le vêtement ne fait pas le moindre pli, tout dénote que le peintre a copié son mannequin, et oublié qu'un corps animé devait respirer sous ses habits.

C. DE M.

LITTÉRATURE.

STANCES SUR LA MORT DE LORD BYRON,

Par F.-C.-P. BARISEAU (1).

Quand des vers sont bons, il suffit de les citer, pour en faire l'éloge. Nous nous bornerons à louer de cette manière l'ouvrage de M. Bariseau. Voici quelques-unes de ses strophes :

C'en est fait ! le poète a déposé sa lyre ;
Ses généreuses mains s'arment du fer vengeur ;
O Grecs , un Dieu vers vous a conduit son navire ,
Saluez de vos chants ce noble voyageur !

De Rhiga tout à coup l'hymne patriotique ,
Des crénaux de Lépante aux sommets de l'Attique ,
Mille fois répété , fait pâlir les bourreaux ;
Et le barde a paru, beau comme ce génie ,
Formidable soutien de l'antique Hellénie ,
Dont les brûlans regards enfantaient des héros.

.....

Olympie, Olympie, à tes nouvelles fêtes ,
Vieillard majestueux, tu le verras s'asseoir ;
Comme l'astre, à midi voilé par les tempêtes ,
Nous apparaît plus beau dans le calme du soir.

Garde à son front blanchi ta plus noble couronne ;
Que les rois soient jaloux du prix de ses travaux.
De quel auguste éclat ton laurier l'environne !
J'entends à son triomphe applaudir ses rivaux.

Il s'avance..... Mais quoi ! les foudres des batailles
Ont grondé lentement autour d'un froid cercueil :
Dieu vengeur des chrétiens, à quelles funérailles
Ces guerriers, l'œil en pleurs, vont-ils traîner le deuil ?

Ah ! ne demandez point quel enfant de la Grèce
Ne doit plus s'éveiller aux accens du clairon ;
Voyez, en longs sanglots se changer l'allégresse ;
Le ciel, avant le tems, a réclamé Byron.

(1) Brochure in-8°, prix : 75 cent. Chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue St.-Louis, n° 46, au Marais, et rue de Richelieu, N° 67.

FÉLIX ET FÉLICIE,

OU LES PASTEURS DU JURA (1).

Tel est le titre d'une charmante pastorale que vient de faire paraître M. *Pierre Blanchard*, connu dans le monde littéraire par un grand nombre de livres d'éducation. C'est principalement aux personnes qui lisent avec plaisir *Gessner*, *Florian* et *Berquin*, que nous adressons *Félix et Félicie*. L'amour aussi tendre que pur de ces deux jeunes gens ne saurait manquer de leur plaire, et la lecture de cet ouvrage leur procurera, nous en jugeons par nous-mêmes, des impressions aussi douces que naturelles. Nous nous garderons d'en faire une analyse détaillée; nous craindriions trop de priver le lecteur du plaisir qu'il aura à suivre par lui-même le cours des événemens. Rien de plus simple que le cadre de cette pastorale. Un voyageur, égaré dans les montagnes du Jura, a trouvé l'hospitalité chez l'aïeul de Félix et Félicie; celui-ci, pour satisfaire au désir de l'étranger, raconte les amours des deux jeunes gens. Nous allons essayer de donner une idée de la manière de l'auteur, en suivant le vieillard à la fin de sa narration; il la termine en ces termes :

« Voilà, dit-il, mon jeune ami, ce récit que vous avez désiré
 » d'entendre. Vous n'y avez point vu de ces événemens qui
 » frappent l'attention des hommes; je ne vous ai présenté que
 » les joies et les souffrances des cœurs simples et selon la nature;
 » je ne vous ai parlé que des choses que le monde a coutume
 » de dédaigner, les plaisirs des champs et les peines de l'ame.
 » Mais, vous le voyez, dans notre obscure destinée, nous
 » nous avons épuisé la coupe de la vie avec ses douceurs et
 » toutes ses amertumes; maintenant nous regardons en vain
 » autour de nous; la terre est déserte : il est tems de la quitter,
 » nous ne devons plus porter nos regards que vers le ciel, où
 » est notre dernière et immortelle espérance. Si vous revenez
 » quelque jour dans ces lieux, vous demanderez inutilement ceux
 » qui vous ont accueilli comme un ami, ceux qui vous serrent
 » la main en ce moment; on vous répondra qu'ils ont cessé

(1) Un vol. in-8° orné d'une jolie gravure, chez *Pierre Blanchard*, libraire, galerie Montesquieu, n° 1, et chez tous les libraires du Palais-Royal.

» de souffrir, et l'on vous montrera notre fosse, où l'herbe
» aura déjà poussé. »

Pour motiver les éloges que nous nous plaisons à accorder à la pastorale de M. Blanchard, nous aurions pu faire une foule d'autres citations ; mais le morceau précité nous paraît suffisant pour démontrer à nos aimables abonnées, qu'elles doivent faire désormais de *Félix et Félicie* un des principaux ornemens de leur bibliothèque.

J. F. CH.

NOUVELLES DES THÉÂTRES.

L'administration du théâtre Saint-Martin, voulant reconnaître le zèle et le talent dont mademoiselle Louise Pierson a fait preuve dans la *Laitière suisse*, *Polichinelle-Vampire*, le *Déserteur*, *Jean-Jean*, et plusieurs autres ouvrages, où le public l'a vue avec plaisir, vient de lui accorder une représentation extraordinaire, qui doit avoir lieu sous peu. La composition n'en est pas encore tout-à-fait arrêtée ; mais Mazurier doit y danser, dit-on, sur des échasses, le pas qu'il a dansé à la cour, et M. Pierson doit y jouer une scène bouffonne, en allemand.

LE THÉÂTRE DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRI va donner le *Combat des coqs* et l'*Hôtel de la poularde*, que le public ne manquera pas de goûter.

On repète aux VARIÉTÉS *Acajou* et *Pinson*, père de famille. Potier en *Acajou*, ce sera précieux.

On doit aussi, dit-on, donner un *Combat de coqs* à la porte Saint-Martin : ce que c'est que les circonstances. Les théâtres en tirent toujours pied ou aile.

ANNONCES.

MES CARAVANES, ou *Folies sur Folies*, par M. Mars, auteur des *Cuisinières* et de *Blaise l'éveillé*, 2 volumes. Nous reviendrons incessamment sur ce joli roman, dont on n'a besoin que de nommer l'auteur pour en prédire le succès.

L'ENFANT AVEUGLE, *Romance*, paroles de J.-F. Chate lain, musique de M. le Baron Lemière de Cordez ; avec lithographie. Chez Maurice Schlesinger, M^d de musique, rue de Richelieu. Prix : 2 fr.

A ce Numéro est jointe la Planche 246.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.